

VENERIE

la chasse aux chiens courants



"VENERIE
AUJOURD'HUI"
paraît
le 15 décembre

le baron karl reille



Prendre la plume le premier pour rendre hommage à la mémoire de Karl Reille peut paraître un peu intimidant, surtout lorsqu'il est destiné à la Revue de la Société de Vénérerie dont il fut longtemps l'un des animateurs et le Vice-Président. Sa forte personnalité, universellement connue des hommes de cheval et des veneurs, pouvait légitimement inspirer une plume plus qualifiée que la mienne. Aussi est-ce à l'amitié que j'ai cédé, amitié qu'il me témoignait en toutes circonstances, durant de longues années et qui me permet d'évoquer aujourd'hui le souvenir du veneur ardent qu'il fut toute sa vie et le talent de l'artiste prestigieux qui vient de nous quitter.

Arrière petit-fils d'Honoré Reille, Maréchal de France, qui avait épousé la fille de Masséna, Karl Reille, eut la chance de connaître une jeunesse heureuse, partagée entre Paris et la Touraine, à l'époque qui précéda la guerre de 1914 et dans un climat qui devait favoriser l'épanouissement de dons exceptionnels. Son père, le Baron Victor Reille, ancien élève de l'Ecole Polytechnique veilla sur ses études qu'il lui fit mener jusqu'à l'Ecole des Ponts et Chaussées dont il sortit avec le diplôme, comme nous le raconte dans ce numéro Antoine, son dernier fils. Mais là n'était pas son destin ; il avait montré dès son jeune âge des dispositions particulières pour le dessin et il devait être guidé dans cette voie par son oncle Pierre de la Verteville, frère de sa mère, dont un certain style semble s'être transmis depuis à plusieurs générations de la famille.



Coll. Louis de Laporte.

Egalement attiré par la chasse à courre, il commença, avec son frère Guillaume, par puiser dans le courre du lièvre les précieux enseignements qu'il devait mettre à profit plus tard lorsqu'il se mit à la Vénérerie du Chevreuil. Sa passion de la chasse à courre donna une orientation déterminante à son talent de dessinateur et de peintre animalier ; il fit preuve tout de suite d'une sûreté d'expression qui le rendit célèbre lorsque parut en 1914 *La Vénérerie Française Contemporaine*, important ouvrage dans lequel il faisait l'historique de la plupart des équipages existant en France à l'époque, chacun d'eux faisant l'objet d'une ou plusieurs illustrations particulières, à la plume ou en couleurs.

On y trouve, avec les caractéristiques propres à chaque équipage, les chiens, l'animal ou les animaux chassés, la tenue avec la reproduction du bouton et la silhouette d'un très grand nombre de veneurs. Tiré à exemplaires limités cet ouvrage est aujourd'hui très rare et très recherché des veneurs bibliophiles.

Mobilisé en 1914 comme officier du génie, il tomba dès le début de la campagne entre les mains des Allemands : durant ces quatre années de captivité à Ingolstadt, son optimisme congénital lui donna assez de ressort pour remonter

le moral défaillant de certains de ses compagnons d'infortune.

Le retour des beaux jours fit renaître la Vénérerie. Dès 1922, Karl Reille monta, en association avec le Baron de Lauriston, un équipage de chevreuil qui chassa autour de Baudry et en forêt de Blois jusque vers 1936 sous le nom de « Rallye Gaiement ». Il suivit aussi les chasses de presque tous les équipages de cerf tourangeaux : Champchevrier, d'Espous notamment et du Rallye Montpoupon à M. Bernard de la Motte Saint-Pierre dont il porta avec Madame Reille la tenue rouge et amarante. Après la dernière guerre, il préféra les environs de Paris et suivit régulièrement à Rambouillet les chasses du Rallye Bonnelles.

Il puisait sans cesse à la chasse l'inspiration des croquis pris sur le vif qui ont illustré un nombre considérable de livres et de revues spécialisées, Antoine nous en donne plus loin la bibliographie. Ses connaissances approfondies du cheval et des chiens d'ordre, son observation permanente des grands animaux servirent puissamment ses dons naturels et en firent un animalier exceptionnel. Il pratiquait, à sa manière, un certain impressionnisme qui, défiant parfois le dessin académique, re-



*L'encre de Chine, l'aquarelle, deux expressions, un même art.
Coll. Christiane Otto.*



créait sur le papier ou la toile les mouvements des animaux dans toutes leurs variétés et à tous les temps de leurs allures. A l'immobilité que donne la photographie instantanée, il opposait « le mouvement fixé dans l'immobilité ».

Il admirait en cela les attitudes des chevaux de Géricault, dont certaines outrances, me faisait-il un jour observer, donnaient la puissance au mouvement. C'est aussi dans ce sens qu'il avait une grande prédilection pour les chevaux et les cavaliers de Prince-teau. Mais c'est avant tout le Baron Finot qu'il reconnaissait pour son maître, celui-ci ayant été lui-même l'élève d'Eugène Lami ; à leur école, il doit une certaine manière de traiter les sujets ainsi que cette façon de manier l'aquarelle et la gouache qui fait le charme et la fraîcheur de sa peinture. Dans ce domaine, il se montra aussi excellent paysagiste en créant, pour notre bonheur, dans leur vérité, nos décors familiers. Un sens merveilleux de la lumière et des couleurs donnent à sa palette dans leur harmonie naturelle, l'infinie variété des teintes propres à chaque région, chaque forêt, à chaque heure du jour, en débucher, sous futaie ou le long d'un étang. Mais à travers le réalisme de la composition, Karl Reille eut, par dessus tout, l'art de traduire l'enchantement et la poésie que ressentent, au fond d'eux-mêmes, les véritables hommes des bois.

Un jour, il y a une quinzaine d'années, il s'aperçut que les aquarelles de sa jeunesse avaient passé et qu'il ne retrouvait plus les couleurs d'origine. Il décida alors de renoncer à l'aquarelle, trop fragile à la lumière du soleil, et de peindre à l'huile. C'est alors « la grande Peinture », comme il l'appelait, de Princeteau qu'il prit comme modèle ; ce fut en quelque sorte sa seconde période au cours de laquelle il recueillit de grandes satisfactions.

Chaque jour, sauf peut-être les jours de chasse, à Paris comme à Baudry, il dessinait et peignait dans son cabinet de travail, aménagé selon ses goûts, dans le décor familial de ses maîtres préférés et parmi la diversité de ses

travaux en cours. Il était agréable de venir l'y rencontrer ; on ne s'ennuyait jamais auprès de lui. Vivre gaiement faisait partie de sa nature ; il l'avait rappelé en le donnant pour devise à son équipage de chevreuil, devise qui figure sur une banderole au travers du bouton d'argent au brocard sautant dessiné par lui-même. D'une mémoire peu commune, il restait le témoin de son temps. La vivacité de l'esprit et la rapidité de l'observation se reflétaient dans ses propos sans détours qu'il imagait souvent d'anecdotes humoristiques.

On ne peut parler de la vie de Karl Reille sans évoquer le souvenir de Madame Reille, l'élégante amazone qui porta, à ses côtés, la tenue grise à parements verts du Rallye Gaiement ; elle fut toujours auprès de lui, dans son travail d'artiste, l'épouse attentive dont il aimait constamment recueillir les avis. Il fut très affecté par sa mort, survenue brusquement il y a quelques années, mais il montra, dans cette douloureuse épreuve, un courage exemplaire : « Quand on a eu, dit-il, 44 années de bonheur, on ne peut pas se plaindre et on doit remercier Dieu. » La solitude lui pesa souvent par la suite, mais il ne le laissa pas paraître et trouva dans son travail un certain

apaisement. Car il aimait la vie et m'avait un jour confié qu'il espérait vivre longtemps, « ayant encore beaucoup à faire ». « pour l'art », ajouta-t-il aussitôt avec sa vivacité coutumière et joyeuse. On peut dire qu'il fut exaucé, car à près de 88 ans, il menait toujours, sans infirmité, la même vie active. C'est en Touraine, au cours de la promenade qu'il faisait chaque jour à pied, dans son beau parc, qu'il fut frappé au mois de juillet 1973 par le mal dont il ne devait plus se relever.

Privé de ce qu'il aimait le plus, dessiner et peindre, il sembla résigné, gardant peut-être secrètement l'espoir de guérir. Il subit alors stoïquement les contraintes de la maladie. Ceux qui, au cours de sa longue épreuve, ont été le voir à la clinique ou chez lui, ne l'entendirent jamais se plaindre. Il restait à l'écoute de la vie qui continuait autour de lui, demandant des nouvelles des uns et des autres et s'intéressant plus à eux qu'à lui-même.

C'est à Baudry qu'il s'est éteint sans avoir jamais failli à sa ligne de chrétien et de gentilhomme.

Que ses enfants et toute sa famille trouvent ici l'hommage de fidélité à la mémoire de Celui dont le souvenir et l'œuvre resteront à jamais parmi nous.

Louis de LAPORTE ■

Jean Bocquillon en conversation avec le baron Reille.



notes relatives à mon père



Karl Reille, par André Marchand.

Né le 8 avril 1886, mon père reçoit dès l'âge de 6 ans ses premières impressions de chasse avec l'Equipage de Montpoupon, monté par son oncle Emile de la Motte Saint-Pierre en 1872. Le fait le marque suffisamment pour que, retraçant ses mémoires entre les deux guerres, il puisse encore reproduire de quelques coups de pinceaux les images entrevues depuis un salon où on l'avait sans doute laissé pendant la durée de la chasse.

Elève au lycée Janson de Sailly, où il étudie avec succès, ses carnets de notes en témoignent, le latin, le grec et les mathématiques, il entre à l'Ecole des Ponts et Chaussées dont il sort en 1913 Ingénieur Civil. Malgré ces succès, il semble plus intéressé par le cheval que par les sciences. Dès l'âge de 11 ans, il commence à croquer les scènes de chasse dont il est le témoin et son regret sera toujours de n'avoir pas fait les Beaux-Arts. Ses premières aqua-

relles représentent, outre l'Equipage de Montpoupon, le Vautrait de Montrésor, au Marquis de la Roche Aymon, l'Equipage Puységur qu'il suivait à Kerleroux et Beautertre, l'Equipage Champchevrier qu'il voit pour la première fois prendre un chevreuil à Tournelune en 1908.

Dès cette époque, avec mon oncle Guillaume, il persuade mon grand-père de lui offrir des chiens pour découpler dans la propriété de Touraine : « Mon frère et moi avions obtenu de mon père vers 1909 (*) d'acheter quelques Beagles pour nous permettre pendant nos vacances de galoper derrière les lièvres de Baudry... » Les chiens viennent surtout de chez M. Bonargent Multon et composent, d'après les aquarelles de cette époque, un lot assez hétéroclite. Le livre des chasses ne comporte généralement, comme personnes présentes, que les Barons Karl et Guillaume Reille, le premier lièvre est néanmoins pris dès la 1^{re} année. Une tenue (grise à parements verts) est adoptée, un bouton dessiné, mon père écrit une fanfare, la Baudry. La meute se consolide grâce à l'élevage, les gardes sont mis à cheval, et, lorsque ni mon père, ni mon oncle Guillaume ne sont là, mon oncle P. de la Verteille dirige les chasses. En 1913, mon père écrit du Rallye Baudry : « Il se compose de 25 Beagles Harriers de 40 à 45 cm et chasse le lièvre de mi-septembre à mi-janvier, et quelques chevreuils en fin de saison, dans les bois de Baudry et des environs. La moyenne des prises est de 25 lièvres par saison. Deux hommes montés servent l'équipage ». Extraites de l'une des principales œuvres de mon père, *la Vénérerie Française Contemporaine*, publiés en 1914, ces phrases ne mentionnent pas d'hallalis de chevreuil : la raison en est que le premier ne fut pris par le Rallye Baudry que le 19 janvier 1913... c'est à la veille de la guerre, où mon père sera fait prisonnier.

Malgré les vicissitudes de l'époque, il parvient à garder quelques chiens à Baudry. L'après-guerre est difficile, et la pneumonie décime ce qui reste de la meute.

(*) Cette date est indiquée dans les Mémoires de mon père. Dans « *La Vénérerie Française Contemporaine* », il indique 1907 comme date de création du Rallye Baudry.



Equipages
Champchevrière et de Longueplaine
Rallye-Gaiment

Panchien

Moquesouris

Les Ours de la

Baudry
Mardi gras
25 Février
1936
H. Kroll

Mais, René de Chabrillan, qui avait monté en 1908 le Rallye Bonchat, cherche un territoire. En 1919, il se met d'accord avec mon père, installé définitivement en Touraine et vient y chasser. L'arrangement tient 2 ans, jusqu'à ce que le Marquis de Chabrillan reprenne son propre territoire, laissant néanmoins avec beaucoup d'élégance quelques chiens au nouvel équipage. Celui-ci se remonte avec d'autres venant de chez Lesseps, B. de la Motte Saint-Pierre et du Luart, puis après un découpler à Blois en 1921 avec Jean de Lauriston, il fusionne avec l'équipage de ce dernier et prend le nom de « Rallye Gaiement ». La tenue du Rallye est conservée (les galons de vénerie y seront ajoutés en 1924, après le mariage de mon père), le bouton est redessiné, les fanfares sont « la Baudry », et « la Lauriston ». Un ancien valet de chien du Marquis du Luart, La Bruyère, est engagé et servira fidèlement l'équipage jusqu'à la fin, malgré les inévitables algarades dues aux caractères entiers de Jean de Lauriston et de mon père. L'équipage découple à Baudry et dans les environs, en forêt de Blois, ainsi qu'en Sologne (en 1924, 25, 26 et 28). Ma mère et son frère Célian Goury du Roslan ayant eux aussi le « feu sacré ».

C'est la grande époque de la Vénerie à Baudry. C'est aussi l'époque où mon père illustre nombre de livres écrits par ses amis : *Saint-Hubert et les Dames*, de J. de Chaudenay (1925), *les Contes de Vénerie*, du Comte R. de Martimprey (1926), *l'Équipage du Marquis de Chambray*, de Maurice de Gasté (1926), *la Chasse à courre, guide de l'invité*, par Henri de Vibraye (1929).

En 1933, l'équipage achète les 15 chiens du Comte Ch. de Bethune Sully. Malheureusement, la pneumonie se déclare au chenil pendant l'hiver de cette même année. On chasse comme on peut l'année suivante, mais le 31 décembre 1934, Jean de Lauriston, accablé de soucis dans ses propriétés hors de la Touraine, se voit contraint de mettre fin à l'association. En 1935, le Rallye Gaiement s'associe avec l'équipage Willekens, et chasse 3 mois au Lude, 3 mois en Touraine. Il ré-

cupère alors les chiens du Rallye Billy-Touraine, à Gérard de la Verteville.

Ainsi que l'écrit mon père, « revenus à Baudry le 1^{er} janvier 1936, nous avons terminé la saison par des laisser courre justifiés et l'équipage a fini en beauté, par 9 prises sur 9 belles chasses en mars 1936 ».

En 1937, la fièvre aphteuse empêche de chasser en Sarthe et en Anjou : mon père invite le Rallye Gizeux, au Marquis de Contades, et le Rallye Loudon à M. Couturié, à découpler à Baudry avec le Gaiement : ce sont alors de fort jolies chasses qui laissent à mon père et à ma mère l'un de leurs meilleurs souvenirs. Ce seront les dernières du Rallye Gaiement malgré les quelques chiens que mon père a essayé de conserver pendant la deuxième guerre et dont j'ai, moi-même, connu les derniers. Parallèlement, mon père continue à peindre et à dessiner. Il publie en 1934 *200 Châteaux et Gentilhommières d'Indre-et-Loire*, et illustre en 1935 un numéro spécial de la revue des Agriculteurs de France sur le cheval et en 1939, *Roquemaure*, de W. A. Prestre.

Rengagé pendant la seconde guerre comme capitaine du Génie, il est à nouveau fait prisonnier en 1939, et libéré à l'armistice. Pendant l'occupation et les dures années de l'après-guerre, mon père continue à peindre, illustrant en 1943 *les Gentilhommes chas-*

seurs, du Marquis de Foudras, en 1946, *Pauvre Défunt M. le Curé de Chapaize*, du même auteur, en 1950, *Parlons Vénerie*, de Ferdinand Riant.

Ayant alors renoncé à remonter lui-même un équipage, il chasse en Touraine avec Chaudenay et Champchevrier, et dans la région parisienne avec le Rallye Bonnelles qu'il suivra régulièrement de 1950 à 1966. Parallèlement, il consacre beaucoup de temps à la défense de la chasse, en tant que vice-président de la Société de Vénerie, et gérant du Bulletin de 1955 à 1966. Il revêt encore la tenue du Gaiement en 1954 pour le festival de la chasse à Dusseldorf qui était organisé par le CIC — il avait également été à Berlin dans les mêmes circonstances en 1937 — et en 58 pour les fêtes du cinquantenaire de la Société de Vénerie à Cheverny, manifestations où il assure les relations publiques.

Les ouvrages qu'il illustre à cette époque sont en 1951 *Prestige du Cheval*, en 1952, *10 histoires de vénerie*, en 1957, *les Souvenirs d'un Gentilhomme campagnard*, du Comte R. de Fleurieu, et *les Hommes des Bois*, du Comte R. d'Osmond, sans oublier, à la même époque, le livre des Standards de la Société de Vénerie.

Il participe également à l'illustration de l'Encyclopédie de la Vénerie en 1959 à l'invitation de son ami Olivier Perrin.

Au temps du Gaiement...



karl reille illustre



Ma mère, par mon père.

A ce moment, on chasse à nouveau à Baudry : Marcel Tabur y découple avec l'Equipe des Coëvrons qu'il a monté en 1957 avec mon frère Claude. Mais ce dernier meurt subitement le 31 décembre 1963 au cours d'une chasse en Bercé. C'est un grand choc pour mon père, qui cesse alors de monter à cheval. Il n'invitera plus d'équipages à Baudry qu'en 1970 où il donne deux attaques de chevreuil au Rallye Touraine, juste avant la mort de ma mère. C'est à cette époque qu'il abandonne la vice-présidence de la Société de Vénérie.

En 1971, il illustre les *Souvenirs et Récits de chasse* du Vicomte E. de la Besge, toujours édité par O. Perrin. Au printemps 1972, à l'occasion du 20^e anniversaire de la création du Musée de Gien, il donnera à son conservateur Henri de Linarès un dessin pour le programme vendu le 4 juin lors de

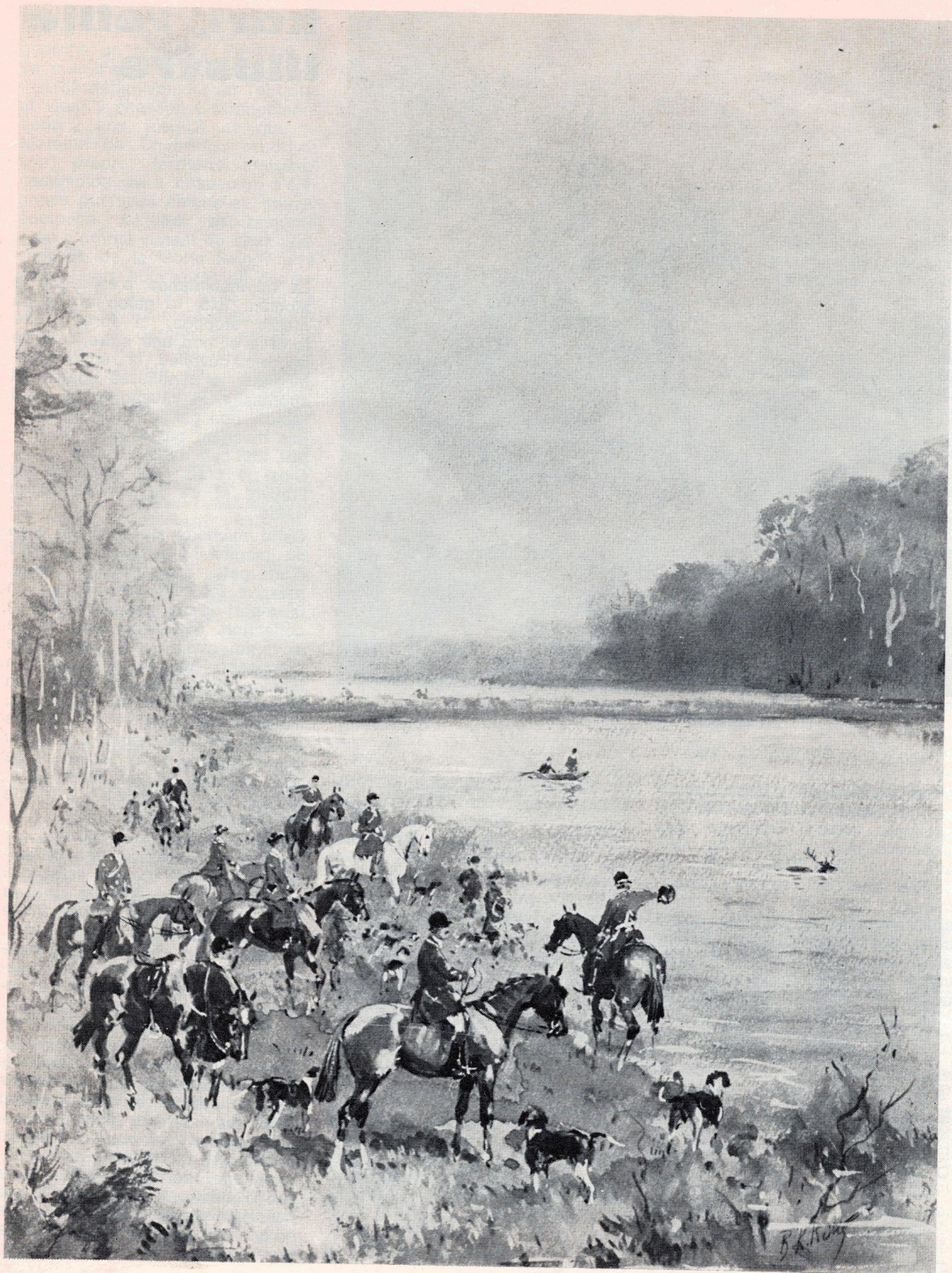
la Fête marquant cette circonstance : ce fut son dernier geste public. Fin juillet 1972, il est atteint par une attaque d'hémiplégie qui lui interdit définitivement de peindre. Il se fait encore conduire une ou deux fois au Rallye Touraine. Lorsque sa maladie qui s'aggrave peu à peu l'empêche de quitter sa chambre, il se passionne toujours pour la Vénérie et se fait conter en détail les laisser courre des équipages de la région ; Roger Henraux, fils des plus anciens boutons du Gaiement, lui relate celles du Rallye Touraine, je me fais moi-même le chroniqueur ponctuel de l'association Champchevrier-Coëvrons. C'est entouré de tous ses souvenirs de chasse, dans sa chambre ornée des massacres des chevreuils pris par lui à Baudry, qu'il s'éteint le 13 mai 1975.

Antoine REILLE ■

La vie instantanée, c'est-à-dire le moment fixé, le galop arrêté, la meute stoppée, la forêt, cette forêt-là et non une autre, à cette heure-ci dévoilée, la réplique immédiate, la gentillesse également spontanée, le caustique est aussi rapide, bon par le cœur, quelquefois méchant par le goût de l'esprit, tout cela dans le même temps. C'est je crois l'art inimitable de l'œuvre et de la vie du Baron Reille.

Cette mémoire du moment vécu ou imaginé lui permettait à partir d'un petit croqueton délicieux, presque toujours exécuté sur un faire-part de mariage dont il faisait collection, jouissant ainsi d'une certaine qualité du papier, de composer, huit jours après, un moment d'une certaine chasse en Chantilly, Compiègne, Bonnelles, Touraine, où l'on retrouvait très exactement cet instant précis du laisser courre dans l'entière de son paysage et de sa vénerie, avec en plus une œuvre d'art digne de Constantin Guys.

Cette comparaison s'impose, car il s'agit de la même élégance précise, où seul l'essentiel est choisi et retenu. Ainsi lorsque, il y a presque trente ans, j'étais invité avant de mériter, si je le méritais, le bouton de l'Equipe de Bonnelles, il m'avait offert une aquarelle me montrant, modeste et intimidé, en tenue noire, discrètement derrière Christiane Otto ; au premier dans les fonds des Ponts-Quentin, à l'occasion « des animaux en compagnie ». Je venais d'écrire pour le Bulletin, en avril 1956, les « Aveux d'un invité » qu'il avait eu le courage de me demander. Ce tableau est le témoignage, non seulement d'une amitié très profonde, mais d'une collaboration qui ne s'est arrêtée qu'en 1972 lorsque la maladie l'a terrassé.





Monsieur de Kermaingant au Rond des Dames.





Paul Bormans, le « Prince Paul », battant l'eau à Guipereux, en Rambouillet, un certain 27 mars 1954.

L'histoire de mon admiration et de mon respect pour le Baron Reille date de cette époque, lorsque le Bulletin de la Vénérerie ressemblait par sa dignité au vieux « Mercure de France », imprimé avec amour et désintéressement par Pierre Firmin-Didot, le papier offert par M. Dessalien, tous deux maîtres d'équipage. Recherches, textes, découvertes, compte-rendus, paysages de vénerie, enfin illustrations étaient alors l'œuvre très secrète et commune d'Henry de Falandre et de Karl Reille avec qui je rêvais déjà d'une Encyclopédie de la Vénérerie qui fit le point historique de ce grand art traditionnel interrompu par la guerre, mal connu des nouveaux veneurs, alchimique pour les invités qui se pressaient autour d'équipages remontés chaque année, comme s'il s'agissait de prouver que nos forêts ne pouvaient se passer de leur raison essentielle.

Prestigieux illustrateur, peintre

d'une incomparable grâce, Karl Reille avait une connaissance de l'histoire de la vénerie telle que c'est dans le cœur de son amitié que s'est élaborée, sous les futaies de Rambouillet après chasses chez Maurice Otto, puis dans le secret de l'atelier de son appartement de Paris, cette *Encyclopédie* qui lui doit tout, entre autres cette touchante collaboration, combien affectueuse, de Ch. J. Hallo dont il admirait autant l'œuvre de peintre que la magnifique réussite de créateur du Musée de la Vénérerie de Senlis, et également l'amitié qui le liait au très éminent marquis de Vibraye.

Avec Brigitte Chabrol qui en avait écrit l'histoire, nous allions dans le lointain et admirable château de Chevier photographier les collections de boutons et recueillir les enseignements fondamentaux d'Henry de Falandre qui, par la suite, demanda à « Jean-Jean » de me faire l'honneur de m'accep-

ter bouton à l'Équipage Kermain-gant. Le Duc de Brissac, dont j'avais publié quelques œuvres d'une exquise qualité, acceptait d'assumer la littérature de vénerie dont il dénombrait plus de quatre cents volumes. Pierre Firmin-Didot, avec qui je chassais souvent, et je le vois encore à Fermaincourt, jouant de l'orgue pour ma fille, en tenue de vénerie, après un courre royal en forêt de Dreux, suivait nos efforts, persuadé que cette publication entraînerait ma ruine et la sienne, puisqu'il était en général l'imprimeur de mes plus beaux ouvrages.

Un livre ne se réalise pas sans larmes (Marie-France de Falandre, ma précieuse collaboratrice depuis ce temps, l'a appris comme moi). Or celui-ci ne fut, du début jusqu'à la fin, que joie, que fête, et finalement une réussite digne de cette vénerie que nous aimons tous passionnément.

Souvenirs d'un gentilhomme cam-



Jolibois dans les rochers d'Angennes.



pagnard, préfacés par le Duc de Brissac, *Souvenirs et récits de chasse*, du Vicomte Emile de la Besge, *Propos de chasse dans les landes de Gascogne*, de Henri de Lacaze : trois volumes que Karl Reille illustre avec le même talent que les célèbres livres de chasse de Bonnelles, le même humour, et cette surprise du trait et de l'anecdote qui lui faisaient répondre lorsqu'on s'étonnait de le voir exécuter si rapidement ses croquis : « c'est très simple ; il suffit d'avoir travaillé, regardé et compris pendant quarante ans ».

Un homme du XIX^e siècle qui savait allier l'esprit, l'érudition et le talent. Rue Eugène-Labiche (nommée par lui rue du Change), je le retrouvais très régulièrement, et après bavardage, je lui présentais des textes qu'il lisait dans la nuit ; où qu'ils se passassent non seulement il connaissait la tenue de l'équipage, la race des chiens, mais l'âme de la forêt où l'action se développait. Depuis son fameux *Les Hommes des bois*, du Comte d'Osmond (éditeur Hazan) et *la Vénérie contemporaine* (publiée par le Goupy en 1914) il savait tout, sur toute la vénerie de notre pays.

♦♦

« ... Les souvenirs sont cors de
[chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent...
Passons passons puisque tout
[passe
Je me retournerai souvent... »
dit Apollinaire.

J'ai des raisons profondément affectives de me retourner vers ces années de « cors de chasse ». Nous sommes nombreux à nous souvenir de Karl que démangeait le mot d'esprit, l'œil droit surmonté d'un sourcil hérissé comme un point d'exclamation, et qui appartenait au monde de l'élégance : un très grand artiste. Jusqu'à la fin, dans le magnifique château de Baudry qui lui allait si bien, le Baron Karl Reille est resté pour moi le souvenir d'une époque où l'amitié en vénerie pouvait être œuvre d'art.

« ...Je me retournerai souvent... »

Olivier PERRIN ■

Karl Reille, Raymond Lepeu,
Jean Ratisbonne : « Les Honneurs ».